

LE GRAIN DE PLOMB

De mon temps, M. Franck, de Saverne, passait dans l'Alsace et la Lorraine pour un chasseur accompli. On ne lui connaissait pas de rival sur la rive gauche du Rhin depuis Huningue jusqu'à Lauterbourg. Ce notaire de cinquante ans faisait l'étonnement des forestiers les plus jeunes et les plus fringants. Marcheur infatigable, tireur presque infaillible, il possédait surtout à un rare degré la promptitude de l'esprit, la droiture du coup d'œil, le flegme en pleine action de la prudence, qui est une vertu sans prix à la chasse. J'admirais fort cette présence d'esprit au milieu du plus entraînant de tous les exercices et cette constante préoccupation de la vie d'autrui. Tous mes efforts tendaient à copier un si parfait modèle, mais il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire, aussi m'oubliais-je souvent. Un jour que nous étions assis sur l'herbe, en tête-à-tête, devant un déjeuner rustique que le grand air et la saine fatigue assaisonnaient royalement : "Maître Franck, lui dis-je, je sais que je n'égalerai jamais votre adresse, mais je voudrais au moins devenir aussi prudent que vous. Ce n'est pas chose facile, puisque à mon âge et après une certaine expérience de la chasse, j'ai des distractions dangereuses pour le voisin et pour moi-même. Combien vous a-t-il fallu d'années pour acquérir une vertu que j'envie ?"

Il tressaillit et ses yeux se voilèrent : mais dominant aussitôt cette émotion, il répondit : "Cher ami, mon éducation s'est faite en un mois, mais jamais homme ne fut mis à si rude école. Vous préservez le ciel d'acheter la prudence au même prix !"

Tout en parlant, il assujettissait entre les plis de sa cravate cette épingle d'argent qu'il portait toujours à la chasse.

Je craignais d'avoir été indiscret et j'allais m'excuser, lorsqu'il reprit d'un ton résolu :

"Au fait, il ne faut pas que ce souvenir meure avec moi. Peut-être la leçon que j'ai reçue et que je ne puis transmettre à mes enfants, n'en ayant point, servira-t-elle aux enfants des autres. Tout le monde ignore à Saverne que ce fameux chasseur, connu par sa monomanie de précaution ridicule, a failli être parricide à quinze ans. Oui, mon premier coup de fusil pensa coûter la vie à mon père.

"Je venais d'achever ma troisième au collège de Strasbourg, et le bon papa Franck, Dieu ait son âme ! m'avait promis un fusil à un coup, si j'enlevais le prix d'histoire. J'eus donc le prix et le fusil. Vous jugez de ma joie. Le démon de la chasse me tracassait depuis longtemps, comme tous les petits Alsaciens de mon âge ; j'avais déjà passé bien des heures de vacances à porter le carnier dans la plaine, à suivre les rabatteurs sous bois, ou à faire tourner le miroir aux alouettes. La possession d'un fusil me grandissait à mes propres yeux et aux yeux de mes camarades : j'étais un homme !

"Malheureusement à mon gré, la loi ne me permettait pas d'obtenir un permis de chasse. Je ne pouvais chasser qu'en lieu clos, par exemple dans notre jardin des bords de la Zorn ; mais on n'y avait jamais vu d'autre gibier que des pinsons et des fauvettes ; or mes parents considéraient la destruction de ces innocents comme un crime. D'ailleurs, il fallait protéger contre ma maladresse un jeune frère et deux sœurs que j'avais. Le fusil neuf risquait donc de demeurer au clou, si mon père n'avait eu pitié de mes peines.

"Tôt ou tard, me dit-il, il faudra que tu apprennes à manier une arme, et je ne vois pas grand mal à commencer dès aujourd'hui. Je t'emmène à Haeugen, où j'ai un acte à faire signer, et au retour, nous irons tirer un lapin dans la garenne du Haut-Barr : M. de Saint-Fare m'a confié la clef. Prends les deux bassets au chenil."

"Je ne me le fis pas dire deux fois. Ah ! le joyeux départ ! et que la route me parut bien longue !

De quel cœur je donnai au diable ce paysan de Haeugen qui se fit traduire mot par mot l'acte notarié avant d'y mettre sa signature ! Il me semblait toujours que la nuit allait nous surprendre et que la chasse serait reniée au lendemain. Les bassets, qui hurlaient au fond de la voiture, étaient moins impatients que moi.

"L'affaire se termina pourtant, et vers cinq heures nous arrivions à la porte de la garenne. J'attachais le cheval à un arbre, mon père chargeait nos fusils, lentement, avec le soin qu'il mettait aux moindres choses, et les chiens étaient découplés.

"Mon père me posta au coin d'une jeune taille avec toutes les recommandations en usage ; surveiller les deux chemins, jeter le coup de fusil sur le lapin aussitôt vu, ne pas tirer si les chiens suivaient de près, et surtout rester ferme en place, quoi qu'il pût arriver, tant qu'il ne me rappellerait point. Là-dessus, il partit, fort tranquille et comptant sur mon obéissance, pour se placer

lui-même à l'angle opposé, hors de ma portée. J'étais là depuis trois minutes quand les chiens chassèrent à vue, et presque au même instant un lapin qui me parut énorme déboucha sur ma gauche, à dix pas, franchissant le sentier d'un bond. Il était déjà loin, les chiens l'avaient suivi, et moi, je n'avais pas encore pensé à le mettre en joue. J'eus conscience de ma sottise et je me promis de dire que je n'avais rien vu : tant le mensonge est une inspiration naturelle au chasseur le plus neuf ! Mais la voix des bassets me réveilla en sursaut, et cette musique poignante, qui fait battre les cœurs les plus blasés, me jeta dans une sorte d'ivresse. Le lapin revint sur ses pas, loin de moi, et il se mit à suivre le chemin en courant tout droit devant lui. Je m'élançai à sa poursuite, il m'entendit et rentra dans la première encinte ; je l'y suivis à travers les ronces, les genêts, les bruyères, sans le perdre de vue et ne voyant que lui. Il s'arrête, j'épaule, je tire et il fait la culbute. Avant le coup, il était gris ; après le coup il était blanc, le ventre en l'air. Mais au même instant j'aperçois mon père, appuyée contre un arbre à six pas de l'animal. J'avais tué ce maudit lapin dans les jambes de mon père !

"A vrai dire, la joie me fit d'abord oublier la faute. Je sautai sur ma victime comme un jeune sauvage, et l'élevant au-dessus de ma tête, je m'écriai : "Papa, voici mon premier coup de fusil."

"—Ce n'est pas tout de bien viser, répondit-il avec un sourire triste ; il faut encore obéir. Si tu étais resté à ton poste, tu n'aurais pas risqué de m'envoyer du plomb.

—Vous n'en avez pas reçu, j'espère ?

—Non, non ; mais sois prudent une autre fois."

"Son visage me parut plus pâle que d'habitude ; je me baissai et je vis de petites déchirures à son pantalon.

"—Dieu me pardonne, papa ! vous aurais-je touché ? Voici comme des trous..."

—Ils y étaient. Regarde-toi : les ronces t'en ont fait bien d'autres."

"C'était la vérité, pour moi du moins, et mes inquiétudes se dissipèrent en un clin d'œil. Nos bassets, Waldmann et Waldine, après avoir houspillé le cadavre de mon lapin, étaient partis sur une autre piste, et j'attendais impatiemment que mon père voulût bien recharger mon fusil. "Allons-nous-en, me dit-il ; c'est assez pour un premier jour. Nous recommencerons la partie un de ces quatre matins, s'il plaît à Dieu."

"Il rappela les chiens, regagna notre voiture sans boiter visiblement et me ramena au logis. Je remarquai qu'il ne descendait pas sans effort et qu'il traînait un peu la jambe. "Vous souffrez ?" lui dis-je. Il m'invita brusquement à rentrer les fusils et je le vis monter d'un pas lourd à sa chambre.

"Mon frère et mes deux sœurs accoururent du fond du jardin ; ce fut à qui me féliciterait de ma chasse. Mais j'étais trop soucieux pour triompher cordialement, et tout en jouant avec eux dans le vestibule, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille. Je vis sortir notre vieille servante Grédel et au bout de quelques minutes, le docteur Maugin, notre ami, entra tout effaré et grimpa au premier étage sans remarquer que nous étions là. Il demeura jusqu'au moment de notre souper, et je suppose qu'il repartit pendant que nous étions à table. Notre mère s'assit avec nous calme et douce comme toujours, mais soucieuse. "Papa n'a pas faim, nous dit-elle ; il est un peu fatigué et il souffre d'un rhumatisme, mais ce n'est rien : dans trois ou quatre jours, il n'y paraîtra plus. Vous viendrez l'emdrasser tout à l'heure."

"J'avais le cœur bien gros ; je ne mangeais que du bout des dents, et je regardais cette pauvre mère à la dérobée, craignant de lire ma condamnation dans ses yeux. Aucun blâme ne parut sur son visage, mais elle non plus n'avait pas faim, et elle semblait attendre avec impatience que le père Antoine (c'est mon frère le président) eût achevé ses prunes, et ses noix. Aussitôt les serviettes pliées, elle nous précéda pour voir si tout était en ordre dans la chambre, et nous cria du haut de l'escalier : "Montez dire bonsoir à papa."

"J'arrivai le premier de tous, grâce à mes longues jambes. Il était étendu sur le dos, avec trois oreillers sous la tête, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir. Je l'embrassai en retenant mes larmes et je lui dis à l'oreille : "Cher père, jurez-moi que je ne suis pas un malheureux !

"—Albert, répondit-il, tu es un bon garçon et je t'aime de tout mon cœur : voilà ce que j'ai à te dire."

"Les petits, accourus sur mes pas, se mettaient en devoir d'escalader son lit, comme ils l'avaient fait tant de matins, dans leurs longues chemises. "Prenez garde ! leur cria-t-il, j'ai un peu de rhumatisme aujourd'hui."